

La  
**Semaine Religieuse**  
 DE  
**Québec**

VOL. XIX

Québec, 17 novembre 1906

No 14

DIRECTEUR, M. L'ABBÉ V.-A. HUARD

**SOMMAIRE**

— o —

Calendrier, 209. — Les Quarante-Heures de la semaine, 209. — Le retour de l'Angleterre, 210. — La France au pouvoir de la franc-maçonnerie, 210. — L'oeur de Pie X, 211. — Le goût de l'Eucharistie, 212. — Les catholiques et la presse, 213. — Cercle d'Études, 218. — Le plan infernal, 222. — Le prix d'une conviction, 223. — Hypnotisme et spiritisme, 224.

**Calendrier**

— o —

18	DIM.	b	<b>XXIV</b> ap. Pent., 4 nov. et 6 apr. l'Épiphanie. Dédicace des Basiliques de S. Pierre et de S. Paul, <i>dbl. maj. Kyr.</i> des dbles, II Vêp., mém. du suiv., du dim. et d'un martyr.
19	Lundi	b	Ste Elisabeth de Hongrie, veuve.
20	Mardi	b	S. Félix de Valois, confesseur.
21	Merc.	b	Présentation de la Ste Vierge, <i>dbl. maj.</i>
22	Jeudi	r	Ste Cécile, vierge et martyre.
23	Vend.	r	S. Clément, pape et martyr.
24	Samd.	b	S. Jean de la Croix, confesseur.

**Les Quarante-Heures de la semaine**

— o —

18 novembre, Portneuf. — 19, Sainte-Catherine. — 20, Deschambault. — 21, Cap-Rouge. — 22, Sainte-Apolline. — 23, Saint-Gédéon. — 24, Collège des Frères E. C., Sainte-Marie (Beauce).

### Le retour de l'Angleterre

— o —

Un clergyman anglican vient de publier un ouvrage intitulé *L'Angleterre et le Saint-Siège*.

Il reconnaît, avec beaucoup de ses coreligionnaires, que le schisme d'Henri VIII et d'Elisabeth a été l'œuvre de la passion et de la politique. Les raisons théologiques n'ont été qu'un mauvais prétexte.

Depuis la rupture, la réforme anglaise n'a abouti qu'à la multiplication des sectes, à l'émiettement de l'Angleterre chrétienne. Pendant ce temps, Rome a gardé son unité doctrinale et morale, tout en s'adaptant avec une merveilleuse opportunité aux contingences des sociétés qui évoluent.

L'Église anglicane ferait sagement de revenir à la grande unité catholique. Aucune raison historique valable ne l'en empêche. La généralité des savants reconnaît que, dès les origines, le Pape a été le chef de l'Église, le gardien incontesté de l'orthodoxie chrétienne.

L'ouvrage du clergyman, précédé d'une préface de lord Halifax, est la preuve que peut-être le temps approche où l'Angleterre prendra le chemin de Rome.

— o —

### La France au pouvoir de la franc-maçonnerie

— o —

Le fait évident, écrivait M. Ed. Drumont le 29 septembre dernier, est que la France, la grande France qui a été la première nation de l'Europe, qui a rayonné sur le monde par la gloire et le génie, est gouvernée par 26,000 Francs-Maçons.

Le *Journal de Genève*, qui est un journal ultra-protestant, le constate lui-même en parlant du dernier Convent :

Il ne faut pas se dissimuler, dit-il, que la Franc-Maçonnerie tient entre ses mains les destinées du pays.

Quoiqu'elle ne compte que 26,000 adhérents, elle dirige à sa guise la politique française.

Toutes les lois dont le catholicisme se plaint si amèrement ont été d'abord élaborées dans ses convents. Elle les a imposées au gouvernement et aux Chambres. Elle dictera toutes les mesures qui seront destinées à en assurer l'application.

Nul n'en doute, et personne, non pas même les plus indépendants, n'oserait heurter de front sa volonté souveraine. Il serait aussitôt brisé, celui qui se permettrait seulement de la méconnaître.

Jamais, depuis l'époque où Rome commandait aux rois et aux princes, on ne vit pareille puissance. Et cette puissance est d'autant plus forte, à cette heure, qu'elle vient de subir victorieusement une crise redoutable.

Après l'affaire des fiches, on croyait la Maçonnerie morte, tout au moins bien malade ; mais, à force d'audace, elle a triomphé de ses ennemis qui déjà sonnaient joyeusement l'hallali.

### Le cœur de Pie X

— o —

Étant encore patriarche de Venise, Pie X examinait un jour les travaux que l'on exécutait dans la cour de son palais, lorsque son attention fut attirée par un jeune manoeuvre de maçon, qui portait avec peine, sur ses faibles épaules, un pesant sac de chaux. Le patriarche l'arrête aussitôt, lui fait déposer son fardeau et lui dit : « Va te reposer chez moi, mon enfant, cela suffit pour aujourd'hui, et à l'avenir ne porte plus de si fortes charges. »

Le charitable patriarche ne manqua pas d'adresser un reproche au contre-maître, en lui rappelant l'obligation de se montrer humain avec les enfants.

Une autre fois, Pie X, étant encore archiprêtre, se reposait au village chez l'une de ses sœurs qui y tenait maison de pension. Se trouvant à la fenêtre, il entend tout à coup les cris perçants d'un enfant. Rapide comme l'éclair, il descend dans la rue et court à l'endroit d'où venaient les cris douloureux. Hélas ! que voit-il ! Un homme au comble de la colère qui frappait sans pitié son enfant, âgé de huit ans. Aussitôt il arrache l'enfant des mains de son bourreau, et adresse à ce père indigne la plus sévère correction.

Le coupable fait mine de menacer l'archiprêtre, mais Don Sarto lui mettant la main sur l'épaule lui dit : « Attention, mon ami, rentrez en vous-même : celui qui frappe les enfants de cette manière est un misérable qui ne mérite que le fouet ». Et pour éviter le retour de scènes aussi cruelles, Don Joseph prit l'enfant sous sa protection et le mit en pension à ses frais, dans une pieuse institution.

Quelques années plus tard, lorsque l'enfant, devenu jeune homme, apprit l'exaltation de son bienfaiteur au Souverain Pontificat, il s'écria tout ému : « Pape ! Il n'en sera pas moins toujours mon « papa ». Cette exclamation toute vibrante de reconnaissance fut rapportée à Pie X qui s'en réjouit beaucoup et dit en souriant : « Oui, vraiment, si la chose eut été nécessaire, j'étais prêt à me servir du fouet, non pour l'enfant, mais pour le père, Quant au pauvre petit, si je ne l'avais soustrait aux brutalités de son père, il serait devenu, exaspéré par les mauvais traitements, un bien mauvais sujet ».

### Le goût de l'Eucharistie

— o —

Un jeune Anglais, soigneusement élevé dans la religion protestante, vivait comme tant d'autres dans la plus entière bonne foi, dévoué à ses devoirs et profondément religieux. Il appartenait à la *Haute Eglise*. Un jour il partit pour Rome ; c'était la première fois qu'il sortait de l'Angleterre : à Rome il crut convenable et juste d'aller à la messe qui, dans sa pensée, était le légitime service religieux de la communion romaine ; à la messe il pria dévotement et à l'aise comme dans son Eglise. Il trouvait quelques pratiques non conformes aux usages de son pays ; il les attribua simplement à la différence de peuple, de ville, de climat. Enfin il pria de toute son âme. Il fit plus ; quand il vit plusieurs personnes aller à la Sainte Table il les suivit, disposé, lui aussi, à recevoir la communion. — Il croyait ce que croit la *Haute Eglise* ; que Jésus-Christ est réellement présent dans l'Eucharistie ; il crut recevoir et reçut en effet Notre-Seigneur tout entier ; Notre-Seigneur bénit sa candide bonne foi, et parla à son cœur. Plusieurs fois pendant son séjour à Rome, ce jeune Anglais reçut la Sainte Eucharistie. Il revint en Angleterre. Le dimanche, il ne manqua pas d'assister au service protestant et d'aller à la communion. — « Je fus frappé, dit-il lui-même, de ne pas trouver dans cette communion le goût que j'avais trouvé dans celle de Rome. » — Il voulut se rendre compte de ce phénomène, et il alla un dimanche communier à l'église catholique de Moorfield, à Londres. C'est alors qu'il s'écria, transporté de joie : « Voilà le

goût de l'Eucharistie de Rome, je sens que Jésus-Christ est là sous les apparences de ce pain, et qu'il est réellement dans l'Eglise qui donne ce pain ! »

Sa conversion fut complète et persévérante.

---

### Les catholiques et la presse

---

Voici la dernière partie d'un article écrit par Mgr Gibier, évêque de Versailles, dans la *Semaine religieuse* de son diocèse (fin de septembre dernier).

#### IL NE FAUT PAS LIRE LA MAUVAISE PRESSE

La liberté illimitée de la presse est tellement entrée dans nos mœurs qu'il faut un certain courage pour en dire les dangers et les pernicieux résultats. Il semble presque impossible de convaincre nos contemporains qu'ils n'ont pas le droit de tout lire. Est-ce un motif de les laisser faire et de ne rien dire ? Pas du tout. « Je ne connais rien de plus dangereux, a écrit Frédéric Le Play, que les gens qui propagent les idées fausses, sous prétexte que la nation ne voudra jamais y renoncer. Si elle n'y renonce pas, elle périra ; mais ce n'est pas un motif pour accélérer la décadence en adoptant l'erreur. Il n'y a pas d'autre règle de réforme que de chercher le vrai et de le confesser quoi qu'il arrive. » Dans cette étude sur la presse, nous cherchons le vrai et nous le confessons ; c'est notre unique préoccupation. Aujourd'hui le mauvais livre et le mauvais journal sont dans toutes les mains : le jeune homme oisif, l'ouvrier à ses heures de repos, la jeune femme frivole, la ménagère, la demoiselle de magasin, le touriste et le voyageur de commerce, le citadin et le paysan, en font leur lecture favorite. Or nous prétendons que l'exemple de tous ne justifie personne, et que le devoir consiste à obéir à sa conscience, et non à l'entraînement universel. Pour nous faire mieux comprendre et pour aboutir à des conclusions plus précises, nous allons parler successivement des mauvais livres et des mauvais journaux.

I. — Il ne faut pas lire *les mauvais livres*. Dieu, l'Eglise et la conscience le défendent. L'Eglise met à l'Index certains livres qui sont contraires à la foi et aux mœurs, et il suffit d'un instant de réflexion pour comprendre sa conduite, d'un peu de bonne foi pour admirer sa sagesse. Mère très aimante, elle aver-

tit et protège ses enfants ; c'est là une prudence élémentaire, au moins aussi louable que celle en vertu de laquelle l'autorité civile exige que la vente des substances vénéneuses ou autres matières dangereuses soit entourée de certaines précautions.

Il est d'ailleurs une multitude de livres qui ne se trouvent point nominativement inscrits sur le catalogue de l'Index, et dont cependant la lecture est interdite par la loi naturelle et divine. Dieu et la conscience défendent de lire un livre impie et obscène comme ils défendent de tuer et de voler, comme ils défendent de se suicider et de scandaliser le prochain.

Il est vrai que dans nos sociétés modernes la presse est libre et que les lois civiles permettent la propagation des erreurs et des doctrines immorales. Qu'importe ! Le sacrilège et le blasphème sont des crimes énormes, bien qu'ils n'aient aucune sanction dans les lois humaines ; de même, la lecture des mauvais livres est une faute grave, bien qu'elle soit affranchie de toute pénalité légale. Nous avons le pouvoir, la facilité, la liberté de lire de mauvais livres, mais nous n'en avons pas le droit. Dieu, l'Eglise et la conscience le défendent.

Et ils ont raison de le défendre. Le mal a toujours une puissance particulière pour séduire notre nature corrompue ; il se glisse en traître dans notre esprit et dans notre cœur, qui deviennent bientôt ses complices. Il n'est jamais permis de s'exposer volontairement à l'invasion du mal. Celui qui aime le péril, y périra. Lorsqu'un mauvais livre pénètre dans une âme, dans une maison, dans un peuple, c'est un signe que la foi et la pudeur ne tarderont pas à en sortir. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, pendant trente années, de 1760 à 1790, les mauvais livres ont fait les délices des grands seigneurs, on les lisait dans les salons, dans les cabinets, dans les anti-chambres des riches ; et dès 1794, c'en était fait de la noblesse en France, elle sombrait dans une douloureuse expiation. Plus tard, de 1815 à 1830, les livres de Voltaire et de Rousseau ont envahi les bibliothèques des bourgeois, et comme l'ancienne noblesse la bourgeoisie issue de la Révolution a été corrompue et perdue par la mauvaise presse. Aujourd'hui le livre antichrétien et immoral est descendu dans les classes populaires, il y règne souverainement et il y fait germer l'incroyance, le désespoir, la soif des jouissances ruineuses, le besoin des dépenses superflues, le désir insensé de l'indépen-

dance, le dégoût, le dédain et la haine de tout frein moral et religieux. Il serait difficile d'énumérer toutes les ruines que produit la mauvaise presse dans notre monde contemporain.

Il est donc du devoir de tous de se prémunir contre un tel danger. Le père doit faire une sévère revue de sa bibliothèque pour s'assurer si, parmi les livres qui la forment, il n'y a pas quelque coupable écrit oublié dans la poussière d'une armoire mal fermée. Nous connaissons des jeunes gens qui ont été à jamais perdus par un volume dérobé et dévoré en secret. Certains parents mettent toutes leurs complaisances à lire des livres suspects devant leurs enfants. Quelle imprudence et quelle responsabilité ! Comment une mère, une sœur aînée veut-elle interdire à son entourage une lecture qu'elle se permet à elle-même, et qui a l'air de l'intéresser si vivement ? On suivra, neuf fois sur dix, non ses conseils ou ses ordres, mais son exemple. Sur le sujet qui nous occupe, beaucoup de personnes, même catholiques et quelquefois pieuses, se font une fausse conscience. On fréquente des bibliothèques publiques ou des cabinets de lecture qui ne sont pas notoirement irréprochables ; on achète de mauvais livres, on les garde chez soi, on les lit, on les prête, avec intention ou par négligence on les laisse à la portée des enfants, des domestiques, des visiteurs ; et l'on se montre plus imprévoyant encore, moins scrupuleux, quand il s'agit de publications illustrées, d'écrits périodiques, de revues, de journaux. Quelques développements sont ici nécessaires.

II.—Il ne faut pas lire *les mauvais journaux*.—Chose étonnante ! Les impies et les vicieux ont bien soin de ne pas lire des publications catholiques et honnêtes, tandis que les braves gens, avant d'acheter un journal, se demandent rarement ce qu'il vaut : ils achètent et lisent tout, ou à peu près ; dans les rues, sur nos places, en chemin de fer on voit fréquemment la feuille impie et nauséabonde entre les mains de lecteurs qui sont les amis et les défenseurs de la religion et de la morale ; on voit des catholiques notoires acheter et lire sans broncher les journaux les plus hostiles à leur foi et les plus lestes au point de vue des mœurs ; on les voit même, lecture faite, passer ces feuilles à leurs voisins ou les laisser sur la banquette d'un wagon pour devenir la proie de malheureux qui s'innoculeront ensuite le poison. Et cela avec la plus sereine inconscience. Une

telle conduite est doublement blâmable, car elle porte préjudice à l'âme du lecteur et à la bonne cause.

Ce n'est jamais impunément que l'on s'imprègne d'une littérature légère, corrompue, sceptique ou franchement impie. Tout ce que nous avons dit du danger des mauvais livres s'applique à la lecture des mauvais journaux. Etes-vous assez instruit de votre religion pour pouvoir toujours discerner l'erreur de la vérité ? Etes-vous assez affermi dans la foi pour ne pas la laisser entamer par les insinuations, les sarcasmes, les calomnies dont elle est l'objet ? A force de fréquenter les journalistes irrégieux on s'expose fatalement à entrer dans leur esprit, à épouser tous leurs préjugés et à partager leur incrédulité. Et il faut dire la même chose des journaux licencieux. Rien ne trouble la sensibilité et ne pervertit l'imagination comme les peintures lascives ou simplement risquées. Le journal exerce une influence presque sans bornes. Il parle tous les jours à des milliers de lecteurs, dont il forme imperceptiblement l'esprit et le cœur. La presse façonne le lecteur à son image, surtout si elle est quotidienne, surtout si elle est mauvaise.

Et puis, chrétiens et honnêtes gens que nous sommes, avons-nous le droit d'encourager, de payer, de faire vivre et prospérer la presse irrégieuse et immorale ? Avons-nous le droit d'entretenir avec notre argent la caisse de ceux qui outragent tout ce que nous vénérons et aimons ? N'est-ce pas là une sorte de trahison ? Les mauvais journaux seraient beaucoup moins florissants, s'ils ne comptaient pas tant de lecteurs parmi ceux qui se nomment conservateurs et qui passent pour catholiques. Nous savons bien que les honnêtes gens et les chrétiens qui achètent un mauvais journal n'ont généralement que l'intention tout à fait innocente de se renseigner et de s'informer ; nous ne suspectons pas leur intention, qui peut être droite, mais nous blâmons leur conduite, leur insouciance, leur imprudence qui est souverainement déplorable ; nous disons qu'en donnant leur sou pour acheter un mauvais journal ils alimentent le budget de guerre de la secte franc-maçonnique et qu'ils font le jeu des ennemis de la religion. Aussi nous voulons indiquer brièvement et clairement les devoirs qui s'imposent à la conscience de chacun :

Il est défendu de s'abonner à un mauvais journal ou d'y

abonner une autre personne. On coopère par là à la diffusion de la mauvaise presse, à son succès, et l'on se rend complice de l'épouvantable intoxication qui démoralise notre pays.

2° Il est défendu d'acheter et de lire un mauvais journal. Et par mauvais journal nous entendons toute feuille contraire à la foi et aux mœurs, toute feuille même qui, sans être réputée mauvaise et sans paraître telle, exerce cependant une influence malsaine sur celui qui la lit et l'expose au danger d'offenser Dieu gravement. Dans le doute si un journal est bon ou mauvais, il n'est pas permis de le lire sans avoir consulté une personne absolument sûre.

3° Il est défendu de laisser, avec intention ou par négligence, un mauvais journal à la portée des personnes de la maison. Les parents ont le devoir de préserver leurs enfants des productions malsaines de la presse quotidienne, et les maîtres et maîtresses n'ont pas le droit de laisser ces productions tomber dans les mains de leurs subordonnés, serviteurs et servantes. Les supérieurs qui mettent leurs inférieurs dans l'occasion prochaine de lire un mauvais journal endossent la responsabilité du péché commis.

4° Il est défendu d'encourager les mauvais journaux sous quelque prétexte et de quelque manière que ce soit. Un vrai catholique ne peut être ni rédacteur, ni correspondant, ni actionnaire, ni imprimeur, ni vendeur d'un mauvais journal. Que si quelqu'un croyait avoir un motif particulier de position, de commerce, d'intérêt, de déroger à ce principe général, il devrait d'abord demander conseil et se mettre en règle avec sa conscience au moyen d'une décision autorisée.

5° Il est défendu d'écouter sans protestation la lecture d'un journal impie ou immoral. Quelquefois le cynisme du mensonge imprimé devra nous arracher un cri de réprobation ; et d'autres fois, quand nous serons obligés de nous taire, nous devons faire en sorte que notre silence ne soit pas interprété comme un assentiment et une approbation. Il n'est pas toujours possible de sévir contre le mal, mais il n'est jamais permis d'y applaudir. « Il faut savoir, dit Lacordaire, rompre avec les hommes qui font le mal, et on ne doit pas les appeler *mon cher ami* sous prétexte qu'on les connaît depuis longtemps ; on ne doit pas haïr, mais on doit se séparer. »

† CHARLES,  
évêque de Versailles.

### Cercle d'Études

— o —

On ne peut dire encore ( lisons-nous dans la *Semaine religieuse* de Cambrai ) les résultats qu'il faut attendre de cette institution nouvelle, et bien osé celui qui voudrait en cette matière chercher une rigueur mathématique.

Il est un fait incontestable, c'est qu'un Cercle d'Études qui *groupe et retient les mêmes* jeunes gens, est une œuvre utile ; mais, car il y a un mais, c'est là précisément la difficulté.

M. R. Huot, de Châlons-sur-Marne, rend compte en cette manière, dans l'*Union*, de ses tentatives, de ses mécomptes et de ses succès. Il y a là une leçon d'expérience qui pourra être utile à plus d'un de nos lecteurs :

« Avant d'arriver à ce que nous croyons être aujourd'hui un succès dans ce genre, nous avons subi plusieurs échecs successifs. Je veux en parler d'abord, ils peuvent être d'un enseignement utile pour les jeunes directeurs.

Vers 1898, germa chez nous la première idée de la fondation d'un groupe d'Études parmi les membres de notre œuvre. L'appel avait été fait à tous sans distinction d'âge : les plus jeunes de 16 à 17 ans cotoyaient les aînés dont quelques-uns avaient franchi la cinquantaine. Le président était choisi dans l'assemblée et élu seulement pour une séance ; le rapport était confié au plus audacieux. De la sorte, on eut parfois des présidents ne sachant pas un mot du sujet, loin de le diriger, et des rapporteurs ennuyeux. Aussi cette première tentative dura ce que durent les roses.

Une autre, plus sérieuse, n'eut pas plus de succès. La direction du nouveau Cercle avait été confiée à deux jeunes gens ayant parcouru le cycle de leurs études classiques, brillamment du reste. Cette fois on n'admit que des jeunes. L'entente était parfaite entre les membres et la tête, on vivait dans un agréable commerce d'idées. Sujets littéraires et historiques furent traités avec beaucoup d'entrain par quelques initiés ; mais la plupart restaient passifs. Le nombre faiblit assez vite et le départ des deux directeurs acheva la déroute.

Pendant ce temps, une œuvre de Conférences populaires avait vu le jour et assez vite connu le succès,

Prêtres et laïques rivalisèrent de zèle, et, autour de la chaire

nouvelle, se groupèrent 400 auditeurs. On eut le chiffre maximum ( 600 ) à une conférence faite par l'un de nos jeunes professeurs du séminaire sur la télégraphie sans fil. Le talent des orateurs leur valut maintes fois les applaudissements de la salle entière. Pourtant, quelque chose manquait à ces brillantes séances, la *discussion*, qui décuple la force des convictions. On rêva alors de donner à l'œuvre des Conférences populaires une avant-garde en reconstituant un Cercle de jeunes. Pour lui donner espoir et longue vie, on choisit, pour mettre à sa tête, un jeune et distingué professeur qui mit tout son zèle au recrutement et à la direction du groupe. Cette fois encore, ce fut un échec ; les sujets littéraires et artistiques envahirent le programme et en éloignèrent plusieurs. De plus, la porte du nouveau cercle ayant été ouverte à tous, il s'était glissé, dans ce groupe, certains jeunes gens de la classe moyenne que des habitudes antérieures avaient mal préparés aux questions d'études, et qui, de ce fait, assistaient aux séances sans passion, sans intérêt. Pour la troisième fois, l'œuvre échoua.

On coucha quelques mois sur ses positions, cherchant encore ce qu'il y avait à faire à cet égard, quand un jour, la veille d'une clôture de retraite fermée, quelques jeunes gens demandèrent à leur directeur de reconstituer l'œuvre et cette fois d'en prendre lui-même la direction.

Ce fut chose entendue. Mais l'expérience des premiers essais rendit prudent. De longs mois s'écoulèrent entre le projet et sa mise en pratique. La résolution des jeunes gens demeurant aussi vivace qu'aux premiers jours, le directeur put marcher et, le 3 mai 1905, eut lieu sa première réunion avec 6 jeunes gens.

Vous demandez de suite la physionomie du nouveau Cercle d'Études. La voici dans toute sa simplicité.

D'abord il est impitoyablement fermé à tout jeune homme qui n'est pas membre actif du Cercle catholique. Cette homogénéité donne plus de force au groupe et permet aux jeunes gens de prendre plus facilement la parole.

L'âge d'admission est fixé à 17 ans.

De programme, il n'y en a pas. Les articles des meilleures revues et les événements du jour fournissent ample matière à l'enseignement et à la discussion. Les questions d'histoire ne

sont point pour cela négligées et viennent se joindre à celles des doctrines religieuses et sociales.

Les sujets purement scientifiques et littéraires sont écartés.

Voici, pris au hasard, les titres de questions déjà traitées :

La vie et les œuvres de Le Play. — La Bastille. — La notion vraie du travail. — L'Église et les idées modernes sur la liberté la souveraineté populaire, l'égalité. — Le pacifisme. — La conquête des colonies par les peuples d'Europe. — L'inquisition, romaine et espagnole. — Le Kulturkampf.

Le soin de préparer les sujets revient presque exclusivement au directeur. Il ne convient guère, en effet, de demander *tout de suite*, aux jeunes gens des classes populaires, un travail auquel rien ne les a préparés et qui coûte même à ceux qui ont consacré le meilleur temps de leur jeunesse à l'étude. Le point essentiel est de leur donner des idées dont ils se pénètrent et qu'ils sachent exprimer.

Plusieurs sujets d'histoire cependant ont été traités par eux, entre autre le Kulturkampf allemand, et non sans intérêt.

Nos séances sont hebdomadaires, excepté pendant la saison d'hiver où la préparation des pièces de théâtre exige de nombreuses soirées. Cependant, même en cette saison, ce n'est qu'un chômage partiel, et je dois à la vérité de dire que, si les jeunes gens aiment leurs pièces de théâtre, ils témoignent un égal attachement à leurs séances d'études. Un secrétaire élu pour l'année donne à chaque séance son procès-verbal, suivi d'une lecture populaire sur un sujet religieux. Nous nous servons utilement pour cette lecture des conférences de Mgr Gibier. Puis les jeunes gens sont tous appelés à présenter leurs observations et réflexions sur les faits religieux et sociaux de la semaine, à exposer leurs doutes sur les questions de controverses, etc. Le directeur traite ensuite son sujet, qu'il sait varier souvent afin d'éviter la fatigue chez ses auditeurs.

Toute critique est permise, mais, en présence de bonnes et solides raisons, le plus acharné contradicteur doit se rendre. Et depuis l'origine il n'y a pas, que je sache, un seul membre qui ait manqué à cette discipline de l'esprit.

L'absence du programme a le grand avantage de ne pas engendrer de monotonie, et permet d'être toujours nouveau dans son enseignement. On dira peut-être qu'il n'y a pas

d'unité, pas de synthèse possible. Eh ! qu'importe la synthèse pour l'esprit du jeune homme des classes populaires ; ce qu'il lui faut avant tout, c'est la justesse dans les idées, c'est l'arme du combat nécessaire dans les luttes modernes de la pensée. Le reste est un bagage inutile.

Ne me demandez pas où je vais avec cette méthode et quel but est le mien dans les années qui vont suivre. En ce moment, une seule chose me préoccupe : *fortifier la foi* de ces jeunes gens par l'étude plus approfondie des questions religieuses, leur *donner des idées justes en sociologie*, leur *faire goûter les leçons de l'histoire*, et leur *inspirer un vif amour de l'Eglise* en la leur montrant comme le principal agent de notre civilisation française.

D'ailleurs, la fidélité des membres aux séances est une garantie de la méthode. Depuis une année, dans ce groupement qui compte aujourd'hui 14 membres, il n'y a pas eu une absence *volontaire* à signaler.

Permettez-moi encore quelques réflexions. Il est incontestable que les jeunes gens qui profitent le mieux d'un Cercle d'Études sont ceux qui ont le goût de la lecture. Il importe beaucoup d'user à leur endroit d'une douce contrainte à ce sujet et de les diriger.

Vous feriez une œuvre utile en créant au *Bureau de l'Union* un stock de livres choisis, et choisis dans ce seul but. Cinquante pourraient suffire.

Certains directeurs d'Œuvres n'osent prendre eux-mêmes la direction d'un groupe d'études. Il faut leur répondre que les connaissances générales acquises par le labeur intellectuel du séminaire et un esprit droit sont une préparation éloignée suffisante. La lecture de quelques ouvrages sérieux et deux ou trois bonnes revues feront le reste. Loin de faire œuvre à côté, le directeur du Patronage, qui est à la fois directeur du Cercle d'Études, affermit son noyau de jeunes gens et prépare pour son œuvre un avenir moins incertain. En même temps il aura conquis et le cœur et l'esprit de sa chère jeunesse à l'amour du Bien et à la conquête de la Vérité. Il ne peut être de plus noble ambition que celle-là.

### Le plan infernal

— o —

Satan, voulant un jour pousser plus vivement la guerre déclarée par lui dès le commencement à la pauvre humanité, réunit les esprits les plus militants et les plus rusés et leur demanda leur avis. « Déclarons, dit l'un, une guerre sans trêve ni merci aux prêtres ; morts les représentants du Christ, morte la doctrine, et le monde est à nous ! » — « Poussons à l'immoralité, au déchaînement de la luxure et des instincts mauvais, conseillait un autre. » — « La profanation du dimanche, opine un troisième, nous donnera vite un facile triomphe. L'argent gagné le dimanche ne profite pas plus que l'argent volé, disait un curé ; c'est faux : l'argent gagné le dimanche nous profitera à nous. » Et les avis continuaient, perfides, haineux. Ridiculiser la religion, jeter dans les cœurs le respect humain aboutissant à l'abandon de la prière et de toute pratique religieuse, pervertir l'enfance et la jeunesse, espoir de la société, corrompre la femme, entraîner l'homme, le plan était complet.

Satan reprit : « Oui, tout cela est bien, tout cela serait très beau ; mais le moyen d'arriver promptement à ce que vous proposez, qui l'indiquera ? — Moi, maître, moi, dit l'un des démons dont l'œil, plus mauvais encore que celui de ses complices, décelait une rage intense... Attendez seulement quelques secondes. » Il reparut bientôt, ployant sous une charge énorme, qu'il jeta aux pieds du chef, en disant : « Voilà notre affaire ! » Et alors roulèrent, au milieu de l'infernal groupe, des livres de tous formats et de toutes couleurs, signés des romanciers les plus infects et les plus pornographes ; puis des journaux, des revues, des brochures, portant en gros caractères les titres de nos feuilles les plus immondes. « Voilà l'arme, dit-il, la seule nécessaire, l'arme perfectionnée, qui portera partout la mort. Répandons ces livres, ces journaux, et, à eux seuls, ils réaliseront le but tant cherché ! La religion, ils la tueront par le mépris et le mensonge !... le prêtre, ils le vilipenderont par des calomnies de toutes sortes ! Ils démoraliseront l'homme, la femme, la jeune fille, l'enfant... Ah ! la bonne besogne, croyez-moi ! Du reste, attendez quelques jours, et vous me direz si l'idée était bonne. — Va, dit Satan, tu es digne d'être mon lieutenant. »

Et l'horrible démon s'élança des profondeurs de l'abîme. De ses yeux jaillissait un feu sinistre, comme un éclair dans une nuit d'orage ; un brouillard épais l'entourait . . .

Il entra dans la ville. S'arrêtant devant chaque maison, il lançait, par les portes et les fenêtres entr'ouvertes, une poignée de journaux et de volumes. Et tout en ricanant, le sinistre colporteur continuait sa tournée . . . Puis, quand ce fut fini, il s'assit sur une des portes de la ville, d'où son œil plongeait dans toutes les maisons ; et il regarda . . .

De tous côtés des figures sur lesquelles se lisait la haine, des yeux dans lesquels s'allumait la luxure ; puis c'étaient des blasphèmes, des obscénités. Partout on lisait, on commentait à haute voix les œuvres et les articles impies, immoraux ; on tournait en dérision les choses saintes : le feu ardent de la concupiscence naissait dans tous les cœurs . . . — Et l'affreux démon fit entendre à nouveau un ricanement lugubre, que l'écho répercuta ; et sa bouche vomit un horrible blasphème. Frappant du pied le sol, qui trembla et s'entr'ouvrit sous lui, il s'enfonça dans les profondeurs de l'abîme en criant d'une voix stridente : « Mon maître sera content de moi ! »

(Écho de *S. Louis*, juillet 1906.)

---

### Le prix d'une conviction

---

On lit dans une publication française :

Un ami m'a raconté dernièrement une jolie histoire que je veux vous raconter à mon tour.

Dans une ville industrielle importante, il y a quelques mois, certain directeur d'une grosse maison lut avec étonnement un article dirigé contre ses intérêts. Il acheta d'autres journaux, constata que c'était une campagne de presse organisée contre l'industrie dont il était un gros bonnet. Sans perdre un instant il s'en va chez ses collègues les directeurs des autres entreprises de même industrie, et il les trouve comme lui extrêmement ennuyés et même inquiets. On délibère, et point ne fut besoin de délibérer longtemps. Notre industriel, muni de la forte somme, saute dans le train pour Paris : il s'en va rendre visite aux journaux dont les articles avaient été si fâcheux.

Il aborde d'abord le plus sérieux, celui dont l'influence est la plus grande. Il montre au directeur à quel point l'article en question est dangereux, et demande, moyennant finances bien entendu, l'insertion d'un article en sens contraire.

— Impossible, répond le journaliste, nous n'avons pas d'opinion sur la question ; vos adversaires nous ont versé une certaine somme pour publier l'article qui sert leurs intérêts et dessert les vôtres ; il serait peu délicat de notre part de les combattre maintenant ; vous êtes venu trop tard, je regrette.

L'industriel s'en va maintenant trouver le directeur d'un journal qui n'est pas extrêmement sérieux, mais dont le tirage est considérable et qui publie constamment des articles manifestement payés.

— Parfaitement, dit le journaliste à l'industriel, je vous comprends ; rien n'est plus simple ; vos adversaires nous ont versé 4000 francs pour l'article qui vous a ému ; versez-nous pareille somme et nous publierons un article qui vous rassurera.

Voilà qui allait bien, et c'est le cœur joyeux que l'industriel pénétra chez le directeur d'un troisième journal, qui excelle à se donner des airs sérieux, graves et même émus quand il s'agit d'intérêts supérieurs.

— Nous pouvons en effet publier sur la question un nouvel article, dit le journaliste, et dans ce nouvel article nous soutiendrons vos intérêts.

— Je vous remercie infiniment, fit l'industriel en sortant son portefeuille, et ce sera 4000 francs, n'est-ce pas ?

— Ah ! non, répliqua le journaliste ; 4000 fr., c'est ce qu'ont versé vos adversaires pour que nous vous desservions ; pour que nous puissions changer d'avis, ce sera 10,000.

N'est-ce pas que mon histoire est jolie ?

B.

---

### Hypnotisme et spiritisme

---

Voici la conclusion d'une étude que le docteur Lapponi, le médecin de Léon XIII et de Pie X, vient de faire paraître sous ce titre.

« L'hypnotisme doit être considéré comme répréhensible et immoral ; il doit donc être interdit sévèrement chaque fois qu'il est pratiqué par amusement ou par curiosité, et sans les précautions nécessaires. Il est quelquefois admissible et praticable dans les tribunaux pour établir certaines vérités de fait et en médecine pour guérir certaines maladies. Même alors il ne peut être légitimement employé qu'à certaines conditions et dans des limites précises.

« Le spiritisme est toujours dangereux, nuisible, immoral, répréhensible, à condamner et à interdire sévèrement, sans restriction à tous ses degrés, sous toutes ses formes et toutes ses manifestations possibles. »

---